

Pense-bête

Le Prêt-à-penser sommaire

Religions - Sciences - Politiques

Jean Zin

Présentation

Mon projet en écrivant le « Prêt-à-penser » ne vise évidemment pas à fournir des réponses toutes faites. Ce titre est au contraire une critique des pauvres évidences qui s'imposent aux spectateurs *modernes* sans aucune réflexion. En redonnant à la modernité son lien à l'histoire et à la culture, il s'agit de la problématiser, de provoquer à la pensée (prêt à penser).

Ce parti-pris ne pouvait se satisfaire d'une position d'auteur, d'une nouvelle énonciation singulière s'ajoutant à la série infinie des opinions. C'est pourquoi j'ai voulu renvoyer aux textes historiques eux-mêmes, que je cite abondamment. Il y a lieu, là aussi, de distinguer l'usage que j'en fais ; Il ne s'agit pas de fournir un résumé de chaque auteur. Il ne s'agit pas non plus d'avancer ma propre théorie en la cautionnant simplement par des citations bien choisies mais plutôt de donner les éléments de chaque auteur à partir desquels je soutiens ma position qui n'est pas tout-à-fait neuve, chaque lecteur pouvant se référer au texte original pour en mesurer la pertinence et en dater l'émergence. Mais l'essentiel qui me distingue d'une entreprise éducative est bien l'orientation générale qui ne vise à aucune érudition, aucune totalisation du savoir ni aucune vulgarisation mais bien l'urgence de sauvegarder notre liberté et de penser la nouvelle communauté mondiale. C'est donc un projet *politique* ne visant qu'à défendre l'idée de liberté et en préciser le contenu.

Sa forme d'anthologie couvrant tous les domaines du savoir est, certes, une ouverture pour l'inculture contemporaine, s'adressant à nos *bacheliers* et faisant au plus court. C'est bien, aussi, parce que je ne veux solliciter aucune confiance aveugle qui me supposerait un savoir absolu dans tous les domaines (religion, sciences, philosophie, psychanalyse, art, politique, économie), que je renvoie aux textes de chaque discipline. Ainsi l'usage intensif des citations se veut contestation de la notion d'auteur en même temps que nécessité d'inscrire toute réflexion dans une tradition historique contre l'illusion médiatique d'une révélation immédiate, géniale et définitive. La forme retenue est bien une rupture qui se réclame de l'art moderne (collages, détournement) et vise à un nouveau discours, situé historiquement. Cependant, comme tel, c'est bien le contenu qui différencie ce livre d'autres projets dont la forme pourrait sembler proche.

Son contenu se présente d'abord comme une mise à jour du système hégélien (et mise à jour de la mise à jour de Kojève), donnant accès, par ce biais, à toute la tradition philosophique ainsi qu'à la science la plus moderne et aux questions religieuses les plus actuelles. Mais l'essentiel réside dans l'aboutissement politique (Tome 3) d'une action concrète, d'une volonté agissante où Guy Debord sert de *guide* (maintenant de l'autre *bord*) pour la défense improbable de nos libertés toujours menacées.

D'un bout à l'autre, c'est l'appel de la liberté contre l'esclavage de la technique, tout autant que l'ancienne servitude volontaire, et la difficile expression de notre communauté la plus réelle, la plus précieuse, la plus essentielle. La valeur de ce livre dépend entièrement de la valeur qu'on accorde à cette liberté et du jugement qu'on porte sur le sort qui nous est fait par l'économie scientifique dominant le monde moderne.

Sommaire

Religions

Initiation aux religions

L'initiation aux religions est une tentative de mise à jour de l'histoire hégélienne des religions. Les dernières découvertes sont mises à profit pour une nouvelle formulation de l'évolution religieuse contre le dogmatisme sceptique se suffisant de son ignorance et de ses a priori. Il vise, par sa schématisation, à une intelligibilité des enjeux du temps.

Bien que sujet à tous les malentendus, je crois que cette histoire des religions est tout à fait sans équivalents dans sa concision et malgré les inévitables défauts de ce parti-pris. La possibilité de penser ensemble les grandes religions est ici l'essentiel. Bien que tout soit forcément « discutable » en ces matières, elle me paraît indispensable justement pour ouvrir une discussion qui est inexistante et qu'on ne peut éviter dans notre actualité. Il n'y a bien sûr aucun appel à l'obscurantisme mais à restaurer la fonction linguistique de la garantie dans sa clôture religieuse. La leçon du structuralisme est qu'il faut rendre consciente la structure inconsciente afin de la modifier. L'histoire des religions est, en soi, une critique des religions reprenant le projet émancipateur du XIX^e mais celui-ci se limitait, en fait, à la critique de la religion chrétienne, critique de l'ordre existant. Élargir cette critique à l'ensemble des religions est une réfutation d'un athéisme naturel, primitif, évident, que dément toute l'histoire du XX^e siècle, pour rétablir qu'il ne s'agit, malgré tout, que d'une autre forme de religion, d'idéologie, soumise à l'histoire sans que cela nous dispense en quoi que ce soit d'abolir l'ancien ordre établi.

Les religions primitives apparaissent en même temps que le langage, séparant le corps de l'esprit, la nature de la culture, par des rites (initiations, enterrements, échanges, interdits, sacrifices) et des mythes fixant le sens de la vie, du monde, de la mort. Cette séparation de l'esprit et du corps se fait sur le mode de la domination totale de l'esprit sur le corps des pratiques magiques. La nature est conçue comme un ensemble de forces qui sont à la disposition de l'homme. C'est le règne d'un rapport duel, imaginaire, entre deux esprits humains (Sorcières ou Chamans).

Une évolution importante de la notion de divinité est à l'origine de l'apparition de l'agriculture, c'est-à-dire du néolithique. L'originalité de cette religion consiste en la représentation combinée d'une déesse mère et d'un taureau pour lesquels des temples sont construits, la figuration de fidèles en prière (les orants) les bras tendus vers le ciel ainsi que l'évolution du concept de sacrifice qui ne vise plus à rétablir un équilibre menacé par une transgression, mais à payer le prix de la vie menacée par les caprices du ciel en ces temps de déluges (fin de la dernière glaciation). C'est l'apparition du *travail* humain, se substituant à la nature, au paradis des chasseurs-cueilleurs, à la magie et ouvrant au progrès historique avec pour effet immédiat un accroissement considérable de la population mondiale qui passe de 6 millions à 80 millions vers -8000.

Le développement de l'agriculture devait renforcer l'importance des cycles naturels (mort et renaissance) alors que le nomadisme pastoral répandu par les indo-européens instaurait une structure patriarcale et guerrière se renforçant de l'âge du bronze à l'âge du fer.

Grâce à l'invention de l'écriture à Sumer, puis grâce à la tradition égyptienne et aux Védas nous avons accès partiellement à ces traditions originelles. Le rapport à la divinité n'est plus un rapport imaginaire à un semblable mais une soumission à un Autre radical. Cette divinité anthropomorphe représente pourtant une fonction dans le mythe de la création comme Zeus qui dans la trinité Ouranos-Kronos-Zeus (ou Zeus-Déméter-Dyonisos) représente celui qui permet aux générations de se reproduire mais son rapport aux hommes et à leurs sacrifices est un rapport individualisé.

La Chine et l'Inde dépersonnaliseront en grande partie la divinité au profit de son concept, de son unité plutôt que d'un retour à son imaginisation. Zarathoustra, au contraire, renforce sa personnalité comme Père, le Bon Dieu dont la contrepartie est l'intériorité de la bonne volonté (la bonne intention suffisant à la bonne conscience). Mais l'unité de Dieu doit rendre compte aussi de l'existence du mal, du mensonge pour donner sens au combat essentiel, imagé comme celui de la lumière contre les ténèbres, du choix individuel du bien contre le mal, de la bonne foi contre la mauvaise.

Les Juifs vont donner un contenu juridique à cette Loi du Père, identifiant la divinité au Peuple, à son unité, à sa communion mais comme perdues. Le contenu de la Loi, le décalogue n'est rien d'autre que les lois du dialogue, d'une communauté de parole. Pour Hillel, la Loi se résume au précepte : « Ce que tu hais pour toi ne le fais pas à autrui. Voilà toute la Torah ».

La démocratisation de l'écriture survenue en Grèce permettra le développement de la rhétorique, de la dialectique en confrontant des opinions divergentes. La dialectique est ce qui affirme la vérité comme lieu du discours, de la critique. Le sacrifice de Socrate en est la fondation. Mais la philosophie ne pourra éliminer la contra-diction des systèmes (Parménide/Héraclite, Platon/Aristote) reflétant la contradiction du corps et de l'esprit, donnant naissance à de nouvelles tentatives religieuses Stoïciennes ou néo-platoniciennes où la liberté ne trouvait pas sa place.

Le Christianisme, né dans les sectes ésséniennes, va consister à passer de la Loi à la Charité, la Loi se résumant désormais au précepte « aime ton prochain comme toi-même » où l'autre est, de nouveau, posé clairement comme lieu de la divinité (l'incarnation. Aimer son prochain, c'est aimer Dieu. Dès qu'on est rassemblé en son nom, il est parmi nous). La liberté en est le fondement bien qu'elle se limite d'abord à la liberté de choisir le bien en se sacrifiant soi-même et sa liberté avec, au nom de l'acte de Foi. Reniant la gnose et se coupant de la tradition ésotérique le Christianisme permettra à la Science de se séparer de la Religion.

Réponse à un Christianisme des maîtres, l'Islam est la vérité de la soumission (Islam) à l'Unique, la liberté consistant à se soumettre à la loi divine mais celle-ci est donnée de façon toute extérieure comme la prière du musulman. Seul Dieu est libre et il l'est absolument.

La Réforme est le produit de l'imprimerie, de la généralisation du Livre et, comme la promotion de l'écriture dans la Grèce antique, la valorisation de l'individu contre l'autorité des prêtres.

La Réforme, en détruisant les solidarités féodales, a préparé l'avènement des nations modernes.

Les Lumières et la Révolution française vont inaugurer l'ère du Capitalisme et du Scientisme où le règne de la Raison partagée, de la citoyenneté, s'incarnera d'abord dans la Terreur, puis dans l'Empire, enfin dans le Communisme et le Fascisme. La réduction de l'homme au biologique, au social et à la technique, au savoir objectif, ne sera remise en cause qu'après deux guerres mondiales particulièrement ignobles. Ce n'est que lorsque la Science se cogne elle-même à ses propres limites que sa terrible puissance de transformation et de méconnaissance est contestée enfin par une Écologie encore bien timide.

Devant l'éclatement des structures traditionnelles et l'émiettement des cités modernes, l'effacement de l'autorité unificatrice de l'église, l'Islam brandit son exigence d'unité et représente les exclus du monde de la technique et de la consommation pendant que le New Age célèbre l'unité mystique de toutes les techniques. Mais c'est la liberté, la réflexivité qu'il faut préserver dans ce tout qui s'annonce et qui ne dépend que de nous.

Révélation perdue (Αληθεια, Florilège de l'Hermétisme)

DIEU EST DANS L'INTELLIGENCE, L'INTELLIGENCE DANS L'ÂME, L'ÂME DANS LA MATIÈRE.

Le florilège de l'Hermétisme réhabilite la tradition et la réflexion théologique refoulée par le christianisme. La remise en cause sérieuse du christianisme exige, en effet, de montrer sur quoi il s'appuie et ce qu'il a recouvert mais aussi de prendre la mesure de la créativité religieuse qui précède les grands bouleversements religieux.

Ce qui frappe dans l'étude de l'antiquité, c'est qu'une grande différence de figurations, de préceptes, de civilisation, ne s'opposait pas à une grande unité de pensée des prêtres ou des sages, contacts réciproques et traductions des mythes pour aboutir, à l'époque hellénistique, au syncrétisme des religions d'Orient et d'Occident (on pourrait dire la même chose pour l'époque actuelle dominée par des monothéismes à la fois très ressemblants et attachés à leurs divergences. Pour Lévi-Strauss le mythe est toujours « dérivé par rapport à d'autres mythes...Il est une perspective sur une *langue autre* » p576). La découverte de l'écriture faisait déjà le règne de l'archive, systématisant les mythes agraires du Néolithique. Des mythes sumériens, nous n'avons que des notations mais la tradition en sera continuée par les Égyptiens, les Perses, les Phéniciens, les Hébreux, les civilisations minoennes et par celles-ci les Grecs.

Comme nous le verrons, ces généalogies représentent la création de l'éternité (Ouranos) à partir de la Nuit indicible (l'Un) qui se divise en Ciel et Terre immobiles, puis création du temps (Kronos-Chronos), du monde en mouvement mais qui ne vieillit pas, création enfin de la génération qui meurt et renaît (Zeus, Déméter, Dionysos ; Horus, Isis, Osiris).

La trinité a de nombreux noms. Anu, Enlil, Ea - Akh, Ba, Ka - Esprit, Âme, Corps (Spirituel, Psychique, Corporel) - L'Un, la Division (le Multiple), le Tout - Le Vrai, le Bien, le Beau - Je, Tu, Il - L'Éternité, Le Temps, La Génération - Le Père, Le Fils, Le Saint esprit - AUM (ôm) - Le Ça, le Moi, le Surmoi (l'Universel) - Le Symbolique, l'Imaginaire, le Réel. Il y a triple inscription, polysémie du sens, solidarité mais surtout équivalence des trois dimensions sans hiérarchie pensable. Penser, Dire et Faire.

L'actualité de la Religion est envisagée dans sa relation au Pouvoir, au Savoir, à la Foi, l'Amour et la Liberté pour se fonder enfin sur les limites de la Science. Il faut que la Science baisse les armes devant le réel pour que se révèle la naïveté des

attentes qu'elle a pu susciter malgré toutes ses dénégations. La psychanalyse est le lieu d'émergence de ce sujet de la Science, le point de ses contradictions (énoncé limité par son énonciation) encore méconnu par ses tenants, ce qui ne l'empêche pas de travailler les discours et subvertir l'assurance que l'homme moderne trouvait dans sa rationalité formelle. La question refoulée de l'origine et du sens retrouve son antique actualité. La Sagesse n'y est d'aucun secours qu'à nourrir de silence le cycle des générations, laissant la plainte sans réponse. Mieux vaut se réclamer de son *Daimon*, de son symptôme, de sa folie singulière, que d'une perfection usurpée et inactuelle. L'universalité de l'esprit s'étend au-delà des pauvres d'esprit, des prolétaires, de toute normalité, jusqu'à la folie, aux rêves, aux actes manqués. *L'inadéquation de l'individu à l'universel est sa maladie originare.* (§ 375 *Ency. Hegel*)

Formation de l'esprit

La formation de l'esprit, en donnant à lire la dialectique hégélienne à l'oeuvre, fournit les éléments qui permettent de penser cette évolution historique hors du dogmatisme religieux ou scientifique.

S'il y a plusieurs origines au langage (origine historique, phylogénèse), apprentissage de la langue par l'enfant (ontogénèse) et causalité d'une énonciation située (désir), Hegel ne rend pas compte de la naissance au langage d'un sujet qui ne se constitue pas dans la lutte à mort mais dans le recouvrement du besoin par la **demande** qui soumet au langage maternel, au sens et au désir de l'Autre un sujet originellement symbolique et social pour qui la mort est plutôt l'ab-sens, la castration. Le sujet parvient à la conscience de soi dans sa relation au père comme privation de la mère et comme sexué plutôt que dans la privation de jouissance de l'esclave soumis au maître. C'est la même structure, il s'agit toujours du sacrifice du particulier à l'universel, la culpabilité, par quoi la singularité s'universalise, s'inscrit dans un langage et le sujet devient conscience de soi divisée mais libre (universel inconditionné et individualité singulière déterminée) qui ne s'atteint qu'à travers une autre conscience de soi.

*Ainsi l'esprit s'oppose à lui-même en soi ; il est pour lui-même le véritable **obstacle** hostile qu'il doit vaincre ; l'évolution, calme production dans la nature, constitue pour l'esprit une lutte dure, infinie contre lui-même. Ce que l'esprit veut, c'est atteindre son propre concept ; mais lui-même se le cache et dans cette aliénation de soi-même, il se sent fier et plein de joie.*

*De cette manière, l'évolution n'est pas simple éclosion, sans peine et sans lutte, comme celle de la vie organique, mais le **travail** dur et forcé sur soi-même ; de plus elle n'est pas seulement le côté formel de l'évolution en général mais la production d'une fin d'un contenu déterminé. Cette fin, nous l'avons définie dès le début ; c'est l'esprit et certes, d'après son essence, le concept de liberté.*

Sciences

L'abord des sciences vise à remettre en cause l'application de l'objectivité scientifique au sujet (normalisation, ségrégation), en tirant parti des dernières évolutions de la physique. L'aboutissement dans une révision de la pratique psychanalytique est ici l'essentiel, reprise du geste de Lacan pour revivifier une pratique qui s'amortit dans un conformisme thérapeutique. Il s'agit d'un combat actuel que je mène, en marge des institutions depuis la mort de Lacan.

Fins de la science

Logique

La révolution scientifique du début du siècle se voit aujourd'hui doublée d'une autre révolution, un changement de paradigme qui oblige à réexaminer les prétentions du scientisme physique. En progressant depuis le point qu'elle avait déjà atteint, la Physique a rencontré surtout ses propres limites et c'est à partir de ces limites que se construit une science nouvelle des phénomènes, une rectification de l'ontologie scientifique. Le prestige de la science ne reviendra pas toutefois à ce qu'il était au début de l'explosion industrielle car la probabilité se substituant à l'exactitude, la fascination d'une vérité ultime n'est certainement plus de mise. Il ne reste qu'un savoir éclaté en multiples disciplines qui nous donnent un pouvoir effectif sur le réel et dont la signification se réduit, ce qui n'est pas rien, à réfuter d'anciens savoirs, à nettoyer notre représentation du réel de préjugés idéologiques toujours déjà là (le savoir ne se construit pas sur l'ignorance pure mais contre un savoir antérieur).

Sociologie (Kuhn)

L'exigence d'unité de la Science, sa construction cumulative, obligent à présenter dogmatiquement le résultat actuel des recherches. Mais la vérité de la Science est bien dans son histoire faite de ruptures, dans son inter-subjectivité conflictuelle et non dans la calme sérénité d'un savoir éternel.

Histoire

La théorie quantique ne devait fournir que la première de ces limites absolues de toute action physique, liée à notre position d'observateur et à nos instruments d'expérimentation, aux nécessités d'une inter-action physique. Ces limites se multiplient, des théories du chaos qui ruinent toute possibilité de prédiction à long terme jusqu'aux limites économiques et techniques qui imposent d'arrêter la construction d'appareillages de plus en plus monstrueux et complexes à mesure qu'on s'approche du cœur de la matière. Les constantes de la physique (vitesse de la lumière, constante de Planck) ne sont rien d'autre que des limites absolues de toute action physique et, malgré Einstein, la physique moderne semble plutôt s'orienter vers l'exhausson de ces contraintes indépassables (comme la médecine moderne se heurte à la limitation de son pouvoir à long terme aussi bien pour les antibiotiques que pour les maladies dégénératives).

La science des limites (Prigogine, Stengers)

La spécificité de la nouvelle physique (Entropie, Chaos, Fractales) est de donner le statut de réalité première au phénomène tel que nous le percevons, refusant de privilégier une réalité fondamentale qui se réduit à permettre un calcul sur un modèle épuré de la réalité dont l'approximation peut se révéler inutilisable

concrètement et qui, de plus, conduit, par simplifications, à une représentation fautive des phénomènes (réversibilité du temps imposé par la nature mathématique des fonctions utilisées dans la mécanique, etc.). La Physique est limitée, par définition, à la finitude de l'expérimentation : finitude du savoir, de la mesure et finitude de la matière avec laquelle nous opérons (sa résolution), l'infini est le signe qu'on a quitté la physique proprement dite.

L'évidence bio-graphique (Thom)

La biologie aristotélicienne et la théorie des catastrophes

Si les théories du Chaos et les objets Fractals permettent une représentation approximative du réel le plus quotidien, ouvrant de nouveaux champs à la recherche de lois probabilistes, la théorie des catastrophes réussit à offrir un modèle général d'intelligibilité qui pourrait bien être la réalisation de l'unification de la Science, bien que sur un mode inattendu. Son formalisme permet de hiérarchiser les niveaux de pertinence, identifiant toute science à une modélisation. La biologie y gagne beaucoup d'intelligibilité contre les délires réductionnistes des neurologues ou de la génétique, sans qu'on obtienne pourtant des résultats considérables dans un progrès qui s'essouffle.

*Il est illusoire de vouloir expliquer la stabilité d'une forme par l'interaction d'êtres plus élémentaires en lesquels on la décomposerait [...] La **stabilité** d'une forme, ainsi que d'un tourbillon dans le flot héraclitéen de l'écoulement universel, repose en définitive sur une structure de caractère algébrico-géométrique [...], dotée de la propriété de stabilité structurelle vis-à-vis des perturbations incessantes qui l'affectent. C'est cette entité algébrico-topologique que nous proposons d'appeler - en souvenir d'Héraclite - le logos de la forme.*

*Ainsi, lorsque plusieurs logos sont définis sur le même substrat, ils finissent par entrer en **conflit** (et ici, nous retrouvons Héraclite) ; mais très souvent, le conflit entre ces différents logos s'organise spatialement suivant une configuration structurellement stable, elle-même régie par un logos hiérarchiquement supérieur. Ce phénomène qu'on peut décrire et expliquer algébriquement, peut être qualifié de « catastrophe ».*

*Il y a catastrophe dès qu'il y a **discontinuité** phénoménologique.*

Le grand mérite (et le grand scandale!) de la théorie des catastrophes a été de dire que l'on pouvait produire une théorie des accidents, des formes, du monde extérieur, indépendante du substrat, de sa nature matérielle.

Le dogmatisme scientifique (Kojève)

Mais la science la plus éclairée rate encore ce qu'il y a en nous de véritablement humain. A chaque fois, c'est la question de la liberté qui doit être posée avec insistance. Kojève est précieux par sa rigueur qui distingue le discours scientifique du discours philosophique et l'objet de la science du sujet qui l'observe (qui parle et travaille). La leçon sur le dogmatisme scientifique doit servir en dehors de la science aussi, évidemment, en tout cas partout où le dogme s'auto-déclare impossible comme pure *objectivation* du *sujet*.

Il s'agit de bien distinguer les trois types de discours. Le discours pratique à efficacité immédiate, le discours théorique qui doit rendre compte de l'univers du discours, de sa possibilité, d'un point de vue exclusif de tout autre (Théologique, Scientifique ou Moral), sous une forme axiomatique, sceptique ou dogmatique, c'est-à-dire ne rendant pas compte, de lui-même comme discours. Le discours philosophique, enfin, qui se spécifie, au contraire, de rendre compte de sa propre énonciation, de sa position historique et sociale, soumettant sans cesse son propre discours à la critique, dans le rapport dialectique à l'Autre.

L'objet du discours n'est pas le même selon le point de vue théorique adopté. Il faut bien distinguer l'être-donné, la réalité-objective et l'existence-empirique. Le discours de la Science construit une *réalité-objective* purement symbolique, conventionnelle, par ses dispositifs expérimentaux et sans aucune commune mesure avec l'être-donné de la Théologie ou l'existence-empirique du sujet moral. La Science ne peut rendre compte de la liberté humaine, elle ne peut qu'aligner les limitations à cette liberté comme Logique, Sociologie, Histoire, Psychologie, Psychanalyse. Mais la liberté humaine est liée à l'arbitraire du discours qui fonde la communauté inter-subjective avec l'histoire irréversible, faisant objection au temps cyclique et promis à la finitude. La théorie dogmatique de la liberté n'est pas encore la liberté elle-même mais seulement son idéologie qu'il faut réaliser en acte, au risque de sa vie.

La science de la vérité

La Psychanalyse occupe une place à part, représentant ce Sujet de la Science à l'intérieur de la Science (et sans pouvoir en faire son objet). La Vérité est interrogée par la psychanalyse d'un tout autre point de vue. Car c'est en tant que science de la Vérité, de l'énonciation, qu'elle appartient à la communauté scientifique. Mais sa position paradoxale l'oblige à dépasser son discours dogmatique. La Vérité n'y est pas une visée dernière, se manifestant à la fin dans sa magnificence supposée mais elle est une donnée première du symptôme : l'analyse consistant à mettre en cause notre rapport à cette vérité à travers le sujet-supposé-savoir. L'échec dans la mise en cause de notre rapport au savoir est pourtant tout aussi patent que ses réussites. Du constat de Freud dans *Analyse finie et infinie* à la dissolution de Lacan, c'est bien l'échec qui domine malgré les apparences de triomphe. Il y a là un enjeu de notre temps pour défendre la liberté du Sujet et sa responsabilité dans ce monde de la Science à partir de ce qui reste de subversion à l'Analyse.

Le moralisme dogmatique biologisant

La théorie freudienne est, à l'évidence, souvent plus proche du biologisme de Thom que du logicisme lacanien. La différence avec Thom se limite à prendre la sexualité comme paradigme à la place du lacet de prédation, voire à identifier prégnance et sexualité (érotisation). Ce biologisme ignorant la dimension de l'universel, imposé par le langage, ignore véritablement la dimension humaine de la vie; mais la réduction de tout phénomène à une combinatoire signifiante serait tout aussi délirante. Il convient donc, là aussi, de faire la part des corps et du langage.

Il faut rejeter la référence biologique comme hors du champ de l'analyse, à son niveau propre. Nous n'avons affaire dans l'analyse qu'à un sujet du discours qui n'a pas renoncé à sa responsabilité, à se faire reconnaître par l'autre en affrontant la vérité de ce qu'il est.

Analyse et Liberté

Pas de parole sans liberté d'énonciation. Sans liberté pas d'Amour, ni Art, ni Analyse. Je prétends, contre l'idéologie régnante, que la psychanalyse ne justifie pas un déterminisme familial ou structurel mais, au contraire, qu'elle n'évite la suggestion qu'à donner accès au sujet à une liberté perdue dans le symptôme. Cette liberté n'est en rien un accès à la jouissance, mais tout au contraire, son efficacité est bien dans l'interruption de la jouissance.

L'Espace Public

L'analyse retombe toujours dans la suggestion dont il faut casser sans cesse le pacte. Dans cette dimension de l'acte l'analyste rejoint l'artiste, le révolutionnaire, le saint. Sans cette étrange parenté il ne reste qu'une stratégie initiatique mal assurée, une piteuse thérapie. L'éthique, le désir et l'acte, portés à leurs conséquences, sur la place publique, doivent l'assurer de ses fondements, de sa dimension de vérité.

Pré-Ambule

Une vérité d'expérience (Association Libre)

Parler implique l'inconscient, soit du savoir non reconnu mais qui n'est pas sans effets pour celui qui en est sujet. Il n'y a pas de méta-langage, de lieu tiers pour en rendre compte totalement, ni de co-naissance, mais seulement une lecture pas à pas de ce qui s'en écrit, où nous sommes partie prenante, parlêtre impliqué par le désir dans son histoire, savoir impossible du sexe, du désir de l'Autre. Tout pouvoir dément une vérité immaîtrisable qui n'appartient à personne, ni à aucune Lacannailerie, mais dépend de chacun et disparaît derrière les effets de prestance.

Une cause infinie (Cause Toujours)

L'héritage de **Freud** et de **Lacan** nous somme d'interroger le symptôme, de prendre en charge cette exigence de vérité, d'en renouveler le tranchant. C'est à cette condition seulement que l'analyse a une chance de répondre à son devoir dans ce monde, à son action libératrice, à son écoute singulière, sans rabattre l'expérience sur un idéal normatif, une promotion sélective ni se contenter de soucis professionnels et techniques d'efficacité ou de marché. La place de la psychanalyse dans la culture contemporaine nous rend comptables de ce qui se dit et se fait en son nom, de son usurpation par les pouvoirs confortés de l'insuffisance de notre critique.

L'urgence du moment (Mouvement en acte)

L'échec répété des institutions à se préserver de la sclérose du pouvoir et de la suffisance, toutes occupées à leurs reproductions, nous engage à renouveler encore la tentative d'en contrer les effets imaginaires, que le travail qui s'y poursuit ne soit pas réduit à un faire valoir ou à l'échange de bons procédés en redonnant à la parole sa fonction d'élaboration et de dialogue, de nouveauté et de coupure.

La signifiante du sexe

L'urgence du corps, l'imaginaire, est ce qui arrête la question du sens de ce qu'on est pour l'Autre, renvoyé de question en question. Le corps est le lieu du sujet, le support de sa supposition, en situation. Le rêve ou le fantasme relèvent de la mise en scène des corps. C'est là que la signification du phallus se met en scène dans le mythe oedipien où le désir partage les rôles pour parer à la certitude imaginaire de son objet. La sexualité (universelle) ne s'y distingue pas de l'amour (singulier) par la théâtralité des acteurs, au contraire il s'agit plus encore de représentation puisqu'elle s'y accentue par la figuration corporelle du désir de l'autre qui prend appui sur la réciprocité des deux sexes dans le malentendu, l'abandon des corps dans une confiance interdite, sans mots ou presque mais au nom de l'amour toujours alors qu'il ne s'agit jamais que d'y bien tenir son rôle, d'y être crédible et d'y croire, le désir devenu désirable (à la fois désir immédiat, inconditionnel, pour soi et désir pour l'autre, réponse à son désir, oblativité!) ce qui n'est pas pour faciliter d'y satisfaire à cette double contrainte si l'interdit n'en simplifiait l'accès en lui substituant une barrière fictive.

D'un autre côté, l'utilisation de la chimie du cerveau dans le détachement du corps, des identifications, de la maîtrise, du milieu enfin, représente, comme la sexualité, un retour du sens sur le biologique où ce n'est plus l'effectivité de la reproduction des corps qui s'incarne dans le discours mais la liberté de l'Un, reproduction de l'esprit comme liberté, négativité qui joue de sa substance pensante qu'il dénature, pari sur l'universel, discours de l'Autre (moi=non moi). Dans la drogue, ce n'est pas l'image du corps qui compte vraiment, mais la suggestion inactuelle des sens, la surprise ou l'excuse qui libère la parole de la nécessité d'en rendre compte, ouverture à un autre discours en même temps qu'excitation du corps. Acte de liberté de l'esprit qui traite du corps sans ménagement (sans quoi pas de contrat qui vaille). C'est une fuite aussi, un refuge qui isole des sens devant l'agression d'un réel insupportable, objection de conscience à une responsabilité impossible. C'est un outil, une arme ou un masque, et attaché à un peuple plus que sa religion (on tue encore en son nom, l'hérésie coûte cher). Vin de la fraternité sans quoi rien ne serait possible, il faut s'abaisser pour se savoir frères (il est des nôtres!). Rien à voir, donc, avec un quelconque rétablissement de l'équilibre, un nirvana biologique : c'est le discours qui s'alimente d'une séparation du corps et se mesure à ses dérèglements, conséquence de la constitution du sujet en pur effet de sens : Je est un Autre.

La véritable scission dans la Psychanalyse

Une technique de libération qui rend au sujet toute sa responsabilité n'est pas compatible avec une technique d'adaptation qui vise à son bien-être.

Il faut une scission claire et totale entre les tenants des extrêmes (une conception idéaliste, religion de l'Oedipe ou répétition du meurtre du père, ou encore un matérialisme biologique qui n'en est qu'une version particulièrement inconséquente) avec la troisième voie qui consiste à partir des conditions réelles, c'est donc une conception révolutionnaire : la psychanalyse pour qui tout symptôme est une parole à entendre contre celle pour qui toute parole est réduite au sexe ou au dogme.

Pour les deux extrêmes idéalisés il ne s'agit que du bien ou de l'épanouissement de l'individu, son adaptabilité, son intégration, son équilibre. La visée devrait être, au contraire, de lire les ruptures, les dysfonctionnements des discours et dans cette négativité donner corps à une présence réelle, inaliénable, comme vérité de la demande.

Hegel, (Freud), Lacan

L'Oedipe est, sans doute, le principal acquis de la psychanalyse, son paradigme (« Retirez l'Oedipe et la psychanalyse en extension, dirai-je, devient tout entière justiciable du délire du président Schreber » Lacan Scilicet I-27). Encore faut-il préciser sa portée et tout le travail de Lacan aura été de rendre compte de sa logique (de la signification du Phallus au Nom-du-Père et au Sinthome, le noeud à quatre). Il s'agit de distinguer nettement ce qu'il en serait d'une imprégnation qui structure le sujet dès son plus jeune âge et pour toujours (prolongation de la dépendance et de la soumission du nouveau-né au cœur de l'âge adulte), d'avec une structure intersubjective, fonction du tiers, de la vérité, de la signification, de la nomination qui ne trouve dans la référence paternelle qu'un modèle *archétypique*, une mise en récit mythique d'une structure actuelle, une reconstruction constituant une dénégation de la part qu'y prend le sujet comme cause. Ce qui correspond, chez Hegel, à cette structure *médiatrice* est la dialectique du Maître et de l'Esclave, le désir de désir trouvant à s'objectiver dans le travail comme le désir de l'enfant trouve dans le Père sa signification métaphorique comme Phallus. Sans cette médiation négatrice (la *castration* attachée au désir), les références au Père ne sont qu'un appel de la servitude, une divinisation de l'autorité et de la Loi.

Politiques

Le dernier volume essaie de situer l'action nécessaire d'aujourd'hui. A partir de l'analyse de *Mein Kampf* et du Nazisme, j'essaie de montrer la cohérence qui resurgit dans les nouveaux génocides, la force de cohésion/destruction de la communauté. Les Droits de l'homme sont situés précisément, avec Kojève, comme droits du Citoyen. Marx est cité pour sa critique du pouvoir plus que pour ses études économiques, débouchant sur la révolte incarnée par DADA et le Surréalisme, pour aboutir à Debord et l'Internationale Situationniste. Ensuite, après une critique de la hiérarchie empruntée à *Peter*, je me risque à cerner les urgences du moment historique, politiquement l'Écologie et artistiquement l'art révolutionnaire, pour finir sur les nécessités de la stratégie.

La morale de l'action

La politique est un combat, elle est polémique. La politique réglant le pouvoir de la cité est le lieu du conflit des intérêts qui s'y confrontent, c'est le partage entre amis et ennemis politiques où s'opère *l'identification*, ce n'est pas la simple gestion technique de la totalité. Même un gouvernement qui prétendrait ne gouverner que les choses décide, en fait, de la vie concrète des gens. C'est le pas de Marx de se situer résolument à l'intérieur de ce conflit, constituant la critique de l'idéologie. Il ne faut pourtant pas y réduire le Droit, ce serait perdre toute liberté, le véritable Droit ne s'appliquant qu'à exclure les considérations politiques. Il faut, au contraire utiliser le Droit pour imposer la limitation du pouvoir de l'économie, l'orienter, le rationaliser : c'est la pratique écologiste. Mais c'est bien la dictature de la marchandise qu'il faut abattre, sans revenir à des utopies totalitaires mais en tenant compte des contradictions concrètes, maîtriser les effets de nos actions, de notre production globale, la production de *notre* monde.

La lutte pour la reconnaissance (Mein Kampf)

On ne peut concevoir d'autre défense que repousser simplement Hitler dans l'enfer de l'oubli en même temps que toute l'horreur dévastatrice qu'il a déclenchée. Hélas, elle revient nous hanter, un peu plus cynique à chaque fois dans la reproduction du passé. Il vaudrait peut-être mieux connaître ce discours de la bêtise partagée qui n'est pas un charabia mystérieux mais bien le discours des sciences humaines et biologiques (reprenant les discours de scientifiques comme Carrel cf. TII). On peut bien dire que ce discours est facilement réfutable, repoussant toute prétention de distinguer l'homme de la nature, négation de l'histoire et de la civilisation, d'un droit qui s'étende au-delà d'un groupe lié par des liens biologiques du sang (quoique ce soit aussi la langue!). L'erreur peut être dénoncée, après Kant, de prendre l'homme comme moyen et non comme fin en soi. Il n'est pourtant pas si aisé de se défaire de la fascination d'une logique identificatoire, où l'esprit se nie lui-même avec la force infinie de l'esprit, interdit par sa propre logique implacable et l'appel à l'unité qu'il ne peut plus trahir, la séduction de la domination, l'urgence d'une revanche. Nous devons nous guérir de cet orgueil fou pour dominer le monde vraiment.

Les Droits de l'homme (Hegel-Kojève)

Pour Hegel, le Droit est la **Liberté objective**. La liberté objective consiste à ne pas être limité par autre chose que par soi, opposée à la liberté subjective (le libre-arbitre) qui consiste à vouloir quelque chose en ayant conscience de pouvoir vouloir autre chose, le moment de la contingence dans la volonté, introduction de l'Universel dans le Singulier par l'acte mental de la négation du donné, la réflexion critique. Mais comment une liberté peut-elle s'exercer objectivement, sans être limitée par autre chose que par soi et sans être un despote improbable ? En d'autres termes, que faut-il pour que la limitation de ma liberté en conflit avec une autre liberté ne se limite pas par l'action de l'autre mais par l'accord de la raison de chacun ? Il faut qu'une loi se pose universellement pour l'un comme pour l'autre, c'est le domaine de la moralité subjective, ou qu'un tiers y soit reconnu comme arbitre désintéressé. C'est ce dernier cas qui forme le Droit effectif, incarnation de la raison « armée » entre deux intérêts opposés. Si le Droit réel ne peut se réduire à cette définition, il semble bien que l'histoire du Droit le mène à se rationaliser et s'unifier, ce qu'il ne peut faire qu'en référence à cette notion du tiers désintéressé. C'est donc le but vers lequel il doit tendre et non l'état des bonnes moeurs de ce temps.

*L'idée de **Justice** a trois formes consécutives : la Justice (thétique) d'égalité du Maître, la Justice (antithétique) d'équivalence de l'Esclave, et la Justice synthétique du Citoyen (équité).*

La dictature de l'économie (Marx)

Il ne fait pas de doutes que Marx ne s'est attaqué à l'économie que par la nécessité de comprendre les mécanismes de l'exploitation et de la misère de son temps, pour défendre une justice *équitable*. Depuis l'origine jusqu'à la fin, son combat était celui de la **liberté**, de la démocratie contre l'oppression, la domination, la misère, dénonçant sans faiblir les mensonges de l'idéologie dominante, ses justifications, sa bonne conscience, au nom de la vérité des faits, leur réalité effective qu'il fallait affronter résolument sans se retrancher derrière une confortable impuissance. Critique de tout moralisme idéaliste, la nécessité de connaître ce qu'il faut combattre et transformer lui imposa ce travail gigantesque de synthèse économique. En mettant la plus-value à la base du système capitaliste il donnait une justification « scientifique » à la revendication de l'exploité sur la richesse qu'il produit; mais on sent bien, dans le refus de publier par exemple, la déception de ne pas trouver dans l'économie elle-même un matériau toujours politique. L'étude nécessaire de ce qu'il faut combattre n'est pas, en elle-même, le combat sinon comme dénonciation de la réalité de l'exploitation. Le domaine de l'économie n'est pas le domaine de la liberté. (Ce domaine du temps libre n'est certainement pas assez élaboré, il n'est même pas élaboré du tout. Nous sommes confrontés, de nos jours, à ce problème du temps libre qui manque de séductions face à l'augmentation de salaire. Le temps livré à l'ennui ou à l'hypnose télévisuelle ne présente aucune nécessité, sauf à payer le prix d'une distraction distinguée, reconnue par tous).

Le Refus de l'Art (Tzara-Breton)

A ce point de l'histoire, et devant l'horreur et le mensonge, la beauté ne suffit plus à l'artiste qui incarne une nouvelle exigence de vérité « *Le beau, en effet, doit être vrai en soi. Hegel. Esthétique.* ».

En même temps que s'écrivait *Mein Kampf*, Breton et le surréalisme se présentent, les premiers, comme responsables de leurs inconscients et ils sont ici des précurseurs de cette démarche exigeante d'une liberté qui se réclame de l'histoire de la poésie, de la psychanalyse et de la dialectique de Hegel ou Marx. Contemporains de la psychanalyse, ils entretiennent les équivoques et les espoirs d'un accès à l'inconscient, comme un trésor identifié à la poésie même.

Le résultat concret fut une libération du contenu que ne permettait pas vraiment le dadaïsme destructeur de toute forme mais aussi de tout idéal et, donc, de toute liberté. Breton a permis le foisonnement surréaliste en justifiant simplement l'expression des idées les plus singulières.

Le pouvoir de la critique (Debord)

Le mouvement de l'art moderne peut être considéré comme une *déqualification* permanente de la force de travail intellectuel par les créateurs.

Notre jugement est désabusé parce qu'il est *historique*. Tout emploi, pour nous, des modes de communication permis, doit donc être et ne pas être le refus de cette communication : une communication contenant son refus ; un refus contenant la communication, c'est-à-dire le renversement de ce refus en projet positif. Tout cela doit mener quelque part. La communication va maintenant contenir *sa propre critique*.

Aujourd'hui alors que malgré certaines apparences, *plus que jamais* le monde dominant *se donne pour définitif*, sur la base d'un enrichissement et de l'extension infinie d'un modèle irremplaçable, la compréhension de ce monde ne peut se fonder que sur la contestation. Et cette contestation n'a de vérité, et de réalisme, qu'en tant que contestation de la totalité.

La complicité avec la fausse contestation du monde ne se sépare pas d'une complicité avec sa fausse richesse.

Un des plus urgents travaux de l'I.S., et des camarades qui marchent maintenant dans des chemins convergents, est de définir la *nouvelle pauvreté*.

Au moment où la société découvre qu'elle dépend de l'**économie**, l'économie, en fait, dépend d'elle. Cette puissance souterraine, qui a grandi jusqu'à paraître souverainement, a aussi perdu sa puissance.

1

Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.

2

Les images qui se sont détachées de chaque aspect de la vie fusionnent dans un cours commun où l'unité de cette vie ne peut plus être rétablie [...]

3

Le spectacle se présente à la fois comme la société même, comme une partie de la société, et comme *instrument d'unification*. [...] et l'unification qu'il accomplit n'est rien d'autre qu'un langage officiel de la séparation généralisée.

Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un **rapport social** entre des personnes, médiatisé par des images.

[..] Sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le *modèle* présent de la vie socialement dominante. Il est l'affirmation omniprésente du choix *déjà fait* dans la production, et sa consommation corollaire. Forme et contenu du spectacle sont identiquement la justification totale des conditions et des fins du système existant. Le spectacle est aussi la *présence permanente* de cette justification, en tant qu'occupation de la part principale du temps vécu hors de la production moderne.

Sur le plan des techniques, quand l'image construite et choisie par *quelqu'un d'autre* est devenue le principal rapport de l'individu au monde qu'auparavant il regardait par lui-même, de chaque endroit où il pouvait aller, on n'ignore évidemment pas que l'image va supporter tout [...] et tout à fait indépendamment de ce que le spectateur peut en comprendre ou en penser. Dans cette expérience concrète de la **soumission** permanente, se trouve la racine psychologique de l'adhésion si générale à ce qui est là [...] Il isole toujours, de ce qu'il montre, l'entourage, le passé, les intentions, les conséquences. Il est donc totalement illogique.

Tout discours montré dans le spectacle ne laisse aucune place à la réponse; et la **logique** ne s'était socialement formée que dans le **dialogue**.

Il faut admettre ses limites et sa pauvreté, justement pour l'élargir pratiquement.

Une inévitable part du succès historique de l'I.S. l'entraînait à être à son tour *contemplée*, et dans une telle contemplation la critique sans concessions de tout ce qui existe en était venue à être *appréciée positivement* par un secteur toujours plus étendu de l'impuissance elle-même devenue pro-révolutionnaire. La force du négatif mise en jeu contre le spectacle se trouvait *aussi* admirée servilement par des spectateurs.

Le dérèglement hiérarchique (Principe de Peter)

1969

Dans une hiérarchie, tout employé a tendance à s'élever à son niveau d'incompétence.

L'humour, l'ironie peuvent avoir une fonction de critique sociale décapante, rabaissant le prestige du pouvoir, en même temps que l'autorité et le sérieux de la psychologie scientifique ainsi que les idéaux de la réussite. Il n'y a pas que la démocratie dont on puisse se moquer : tous les bureaucrates se ressemblent, en toute dictature, dure ou molle. On appelle cela des chefs !

La compétition, synthèse « *chrétienne* » du Maître et de l'Esclave (de la lutte et du travail) est bien la vérité du Capitalisme, au nom de l'efficacité déjà fondée par Machiavel, mais son triomphe totalitaire mène plutôt à l'incompétence généralisée.

C'est bien des tares réelles qui sont dénoncées ici et qui sont déjà prises en compte par les nouvelles organisations. Mais la banalité hiérarchique s'étend à tous les liens de dépendances, divers sectes, mafias, clientélismes et chaînes de dépendances dont la société moderne meuble dangereusement sa solitude et la disparition des liens communautaires traditionnels.

La nature de l'avenir (Le Droit de l'écologie)

Il n'y a pas de retour à l'innocence perdue. Le monde naturel est devenu un monde humain et c'est l'homme qui face aux conséquences de son action déclare son inhumanité pour lui construire un visage plus humain, l'humaniser encore mieux. C'est le constat de l'humanisation de la planète toute entière, et de ses

ressources, qui contraint à prendre en compte les conséquences de nos pratiques, de notre industrie. Cette **prise de pouvoir**, cette orientation objective qui s'impose enfin à l'économie, par la contrainte du Droit et de la Fiscalité (coûts sociaux), doit en changer graduellement la logique sur toute la chaîne de production. Il s'agit bien, à chaque échelon de dire le monde qu'il nous faut, puisque nous en sommes les auteurs, au lieu d'en subir les effets de masse passivement. L'ancienne logique du profit n'en disparaîtra pas pour autant mais ne sera plus qu'une fébrilité créatrice à l'intérieur d'une logique non concurrentielle. Il faut laisser la concurrence jouer partout où elle est jeu gratuit et l'abaisser partout où elle est vitale : la réduction à deux ou trois « monopoles » est souvent suffisant pour organiser le marché. Les PME ne sont performantes qu'en prestations très localisées ou lors des grandes mutations technologiques. Ces mutations seront de moins en moins marquantes et seront intégrées par les grands groupes qui sont une sorte de corporation où se transmet un savoir faire. Mais ceux-ci devront achever leur démocratisation, commencée par la personnalisation du travail et la dé-spécialisation de certaines tâches, tout en devenant de plus en plus indépendants de la *personne* (télétravail, mobilité). Pour ce qui restera aux PME locales ou innovantes je prône le recours au Capital Risque d'État, associé à une offre de services multiples aux entreprises (conseil commercial, financier, administratif) opérant le transfert du pouvoir aux compétences plutôt qu'au Capital et permettant d'orienter un peu l'activité selon la demande sociale et les besoins d'aménagement du territoire.

L'Écologie a des significations radicalement différentes selon l'utilisation politique qui en est faite. Plutôt que de vouloir rassembler des stratégies antagonistes, elle doit se scinder au contraire en trois tendances contradictoires : l'écologie fondamentaliste et réactionnaire, dont le mot d'ordre est "respectons les lois de la nature" reprenant les argumentations des droites traditionnelles, l'écologie environnementaliste libérale et centriste dont le mot d'ordre est "la qualité de la vie", l'écologie-politique enfin dont le mot d'ordre est de "prise en compte de la totalité et maîtrise de notre environnement, des conséquences de nos actions sur nous-mêmes".

Il ne sert à rien de *prendre le pouvoir*. Le pouvoir ne peut changer la société, autant le confier aux gestionnaires modérés. Ce qu'il nous faut, c'est changer la société et, comme Mai 68 l'a montré, si le pouvoir n'a pas été renversé, il a été atteint bien plus fondamentalement : il est devenu un pouvoir honteux, suspect d'illégitimité et le germe de la contestation a réduit toutes les prétentions au respect hiérarchique, partout.

L'Art Révolu. (post-historique)

Comme en toute révolution, l'artiste doit rejoindre le révolutionnaire. Il s'agit de prendre la mesure des moyens qui nous restent. C'est en se situant à la fin de l'histoire de l'art qu'on peut tenter de dire quelque chose de l'art, de son histoire et de son emploi actuel, sans se réclamer d'une autre qualification qu'une pratique sommaire car, c'est le résultat de cette histoire de l'art : la déqualification totale de son producteur. Reste cette indignation qui d'après Juvénal est la véritable condition de l'art. L'histoire de l'art ayant épuisé tout formalisme, il reste pour l'art d'aujourd'hui à se donner des règles formelles mais non pas comme moment (quelconque formellement) mais comme adaptées à son sujet ou à sa destination. Il reste à exprimer les conditions de l'époque, d'un temps qui n'est pas achevé, d'un monde qui n'en finit pas de nous faire mourir. Ce ne peut être que pour le changer.

La stratégie comme jeu non fini (Charnay)

La stratégie est mode de **résolution** (non toujours efficace...) des distorsions plus ou moins avivées.

Le contenu intrinsèque du concept « stratégie » repose sur trois éléments :

- une action sur un autre,
- grâce à un certain nombre de moyens, de modalités,
- ordonnés autant que faire se peut en une suite, sinon purement logique, au moins suffisamment **cohérente**, en vue de la poursuite de certains buts.

Car la négation doit précisément être déterminée dans sa direction (définition de l'adversaire) et tempérée dans son intensité (mode d'action) par la « raison » politique, qui vit de compromis [...] La stratégie, déterminée par la politique, est **médiatrice** entre l'éthique et le social.

Mais tout refus total conduit aussi, pour sa réussite, et de par la logique du conflit, à une certaine identification avec l'Autre.

Car la **maîtrise** de soi exigée par la négation de l'Autre risque d'être, en même temps, négation de soi.

La *coexistence* est troublée plus ou moins fortement par la prise de conscience des **différenciations** entre régimes politiques et socio-économiques ou des disparités entre classes sociales.

Mais dès la défaite de l'un des camps, les coalitions se relâchent ; dès qu'un ensemble assez grand a pu s'unir par relative identification et n'a plus à subir de pressions externes importantes, des **divisions** intestines apparaissent et tendent à reconstituer de l'intérieur de nouveaux pôles de décision ou de suscitation qui détermineront de nouvelles luttes.

12 mars 1995

Religions (08/93-06/94)

- **Histoire des religions** (Une brève histoire des religions)
- **Hermès trismégiste** (le savoir initiatique)

Sciences (06/94-09/94)

- **Kuhn** (Sociologie de la science et changements de paradigme)
- **Einstein** (*Les fondements de la physique théorique*)
- **Prigogine** (*La science des limites*, idéalisation et phénomène)
- **Thom** (La théorie des catastrophes, géométrie du sens)
- **Kojève** (Théorie des discours: religion, science et philosophie)
- **Lacan** (*La science de la vérité*, psychanalyse de l'énonciation)

Politiques (08/94-11/94)

- **Histoire politique** (*le sens de l'histoire* de Sumer à la mondialisation)
- **Hitler** (*la logique de la haine*, analyse et extraits de Mein Kampf)
- **Hegel, Kojève, Marx** (Les Droits de l'Homme, le tiers arbitre, l'individualisme)
- **Marx** (*La dictature de l'économie*)
- **Tzara-Breton** (*le refus de l'Art*, Dada et le Surréalisme)
- **Debord** (*Le pouvoir de la critique*)
- **Principe de Peter** (critique de la hiérarchie)
- **L'Art du Refus** (Esthétique de Hegel et tentative d'actualisation)
- **Stratégie** (Charnay. Pas d'autre issue qu'une pensée stratégique pour un projet assumé, pour une action conforme à sa fin)